

Perspectives de la SATOR

Henri Coulet

Bien que seule la troisième journée du colloque ait été consacrée à la SATOR, les problèmes de la topique romanesque ont été posés tout au long des deux premières journées, d'un point de vue général et théorique par A. Kibédi Varga, M. Weil et G. Prince, de points de vue particuliers par les communications de D. Chouinard (l'anti-roman comme critique des lieux), E. Henein (le *topos* de l'usage du nom) R. Hodgson (les *topoi* de la folie), L. Leibacher (les *topoi* de la qualité et de la quantité), G. Verdier (la topique de l'usage des maximes), B. Fink (les lieux quantitatifs); même des propos en apparence éloignés du nôtre ont apporté des éléments à notre enquête, M.-L. Swiderski par le biais de la thématique (la femme et l'argent), M. Moser-Verrey par celui de la structure; et la communication d'A. Rosenberg, qui semblait ne traiter que de l'attribution probable d'une œuvre à Tyssot de Patot, nous a présenté un inventaire presque complet des *topoi* baroques.

La troisième journée a montré que si l'intérêt, et même l'enthousiasme, pour l'étude de la topique romanesque n'a pas faibli parmi les chercheurs depuis la fondation de notre société en 1986, la progression de la recherche était inégale, la communication entre membres d'une même équipe et entre équipes toujours aussi difficile, et les méthodes employées très diverses. Il n'est pas question d'établir ici un palmarès, chacun connaît suffisamment les ressources dont il peut disposer et les obstacles auxquels il se heurte encore. L'analyse structurale, l'analyse narratologique, l'inventaire lexical, la catégorisation logique, et naturellement l'histoire littéraire ont sans doute chacun leur contribution à apporter: l'important sera que ces méthodes puissent se combiner, le risque étant que les résultats soient préformés ou gauchis par une méthode trop rigide et trop exclusivement employée. L'informatique, dont les possibilités sont apparues, au cours de ces journées, comme stupéfiantes, serait inquiétante aussi, si ses grilles nous obligeaient à décrire les *topoi* de façon trop

stéréotypée; elle permet en revanche de découvrir des rapports que nulle mémoire, nulle attention humaine ne saurait déceler. Les membres de la SATOR ont dû recevoir en mai 1988 une circulaire (datée du 18 avril) qui formulait quelques conclusions tirées de ce colloque; j'en rappellerai ici l'essentiel, en omettant ce qui concernait l'organisation intérieure de notre société et les aspects pratiques de la recherche. Ces observations n'ont rien de dogmatique; elles portent d'une part sur quelques points concrets, elles ébauchent d'autre part une image en creux du *topos*, en énonçant ce qu'à notre avis il ne peut pas être.

Concrètement d'abord, nous devons travailler sur des textes exacts, établis avec toute la rigueur possible, mais en normaliser la graphie, pour qu'apparaissent les identités de mots (et donc les parentés de contenu) entre les œuvres écrites à des époques différentes de la langue. La ponctuation, les italiques, les guillemets, les tirets ont un sens: les ignorer nous empêcherait d'apercevoir des citations, des effets d'ironie, des parodies intervenant dans le traitement d'un *topos*. Sera-t-il possible à nos machines de les prendre en compte? Les références posent un problème encore plus grave: jusqu'à présent, il n'existe pour aucun auteur de langue française (sauf pour les œuvres en vers, où la numérotation des vers résout d'emblée la question) un système de référence universel comme il en existe un pour les auteurs grecs et latins. On peut sans erreur renvoyer le lecteur à une phrase de *La République* de Platon, quelle que soit l'édition utilisée; on ne le peut pas pour *La Princesse de Clèves* ou *Jacques le fataliste*, et le repérage est encore plus difficile quand une œuvre existe en plusieurs versions. Enfin, l'accès aux textes n'est pas aisé: beaucoup d'entre nous ont travaillé sur des œuvres rares, qui n'ont jamais été rééditées depuis deux ou trois siècles: comment rendre parlantes pour celui qui ne pourra pas se reporter aux textes les données recueillies? Notre objectif n'est ni un catalogue abstrait de *topoi*, ni un inventaire d'occurrences muettes: plus encore que l'existence et l'identification du *topos*, c'est son traitement qui nous intéresse. Il y a encore de beaux jours, heureusement! pour les commentaires interprétatifs. Et, puisqu'il est question du *corpus*, un mot encore: dès le début nous y avons intégré les romans du Moyen-Âge; les médiévistes sont encore très nombreux parmi nous, et il se peut qu'il y ait une rupture dans la topique, comme dans la poétique et dans la thématique, entre les œuvres des XI^e et XII^e siècles et celles du XV^e et du XVI^e, bien que les éléments communs soient évidents; mais le XIX^e et le XX^e siècle ont maintenu ou retrouvé des *topoi* romanesques des siècles précédents; et de nombreux *topoi* que nous relevons dans les romans sont présents aussi dans les écrits historiques, les relations de voyage, les Mémoires, les

œuvres dramatiques, les opéras, la peinture et la statuaire . . . Ils ne sont plus romanesques: sont-ce des motifs, plutôt que des *topoi*?

Le *topos* romanesque, tel que nous essayons de le concevoir, n'est pas le lieu aristotélicien qui fournit l'orateur d'arguments selon le genre d'éloquence pratiqué et les parties du discours (exorde, narration, réfutation, etc.); il n'est pas constitué par les catégories du jugement (le préférable, le vraisemblable, l'incomparable etc.), ni par les modes de la réalité (sexe, âge, nation, condition, etc.). Le rapprochement entre *topos* romanesque et *topos* rhétorique est utile surtout pour les différences qu'il fait apparaître; l'assimilation du premier au second risquerait de nous égarer.

Le *topos* romanesque n'est pas non plus un thème (M. Weil) qu'on traite pour en faire un texte: la famille, la jalousie, la séduction, la guerre, l'ascension sociale sont des thèmes, non des *topoi*.

Le *topos* romanesque ne vise ni à persuader, ni à émouvoir, il est d'usage multiple, sérieux, comique, parodique, selon le contexte et la façon dont il est traité.

Le *topos* est-il un motif (non au sens de Trousson, mais au sens de Pichois-Rousseau-Brunel, en l'étendant un peu), c'est-à-dire la particularisation d'un thème (le paysan parvenu, et non l'art de parvenir; la quête de la bien-aimée—*Polexandre, Cleveland, Candide*—, et non la séparation dans l'amour, etc.)? Autrement dit, le sujet d'une œuvre entière peut-il être un *topos*? La réponse semble pouvoir être positive.

Le *topos* romanesque en général n'est pas une structure (roman épistolaire, roman-mémoires, roman à tiroirs, etc.). Le commencement, le dénouement, la péripétie ne sont évidemment pas des *topoi*, mais certains types de commencements, de dénouements, de péripéties en sont. Les sentences, maximes, aphorismes n'en sont pas, les intrusions d'auteur en tant que telles n'en sont pas non plus: mais l'analyse peut faire apparaître des formes d'intrusions d'auteur qui relèvent d'une topique. Il ne faut en effet considérer comme *topoi* ni les démarches nécessaires de la narration (transitions, anticipations, retours en arrière, digressions, ellipses, etc.), ni les événements usuels ou nécessaires de la vie courante (la question s'est posée pour l'évanouissement: est-il un accident propre à la sensibilité d'une époque, ou un *topos*?). Mais il va de soi que n'importe quelle circonstance non romanesque peut toujours être utilisée de façon romanesque et aboutir à un *topos*.

Le *topos* doit ressortir lisiblement et explicitement de la confrontation des textes; il diffère en cela des éléments constituants qui n'apparaissent que par un travail de démontage et d'abstraction (structure, thème, fonction, actant . . .). Il est une "forme remplie" (G. Prince), séquentielle,

composée (noyau dur et éléments variables, selon M. Weil); il apparaît à un moment (souvent difficilement discernable), se développe, se transforme, se sclérose, disparaît, reparait quelquefois; il a une histoire. Il est consciemment utilisé comme *topos* par l'auteur, souvent signalé par lui comme tel, fût-ce pour marquer en quoi il le modifie, et devrait pouvoir être reconnu par le lecteur. La suite de nos travaux confirmera ou démentira telle ou telle de ces quelques remarques, suggérées par les exposés et les débats de notre colloque de Toronto.

Université de Provence